

Crainte et amour de Dieu dans l'Ancien Testament

Autor(en): **Nagel, Geo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **33 (1945)**

Heft 137

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CRAINTE ET AMOUR DE DIEU DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Il y a quelque vingt ans, un helléniste polonais écrivant une série d'études pour montrer le lien étroit qui unit le christianisme du moyen âge à la religion du monde antique, aboutissait à la conclusion que voici : « C'est dans la religion antique que nous trouvons le véritable Ancien Testament de notre christianisme » (1). Dans une de ses études il montre que les Grecs de l'époque classique aimaient leurs dieux et qu'ils considéraient comme entachés de superstition ceux qui étaient encore pleins de crainte devant la divinité, et il ajoute : « Les Grecs ont bien remarqué la différence qu'il y avait entre leur conception du divin et la conception juive. Quand le judaïsme commença à faire ses conquêtes dans la société d'alors et que des cercles de prosélytes entourèrent les synagogues, ils donnèrent à ceux-ci le nom caractéristique de « ceux qui craignent Dieu », *phoboumenoi ton theon*. Et quoique le christianisme ait reconnu l'Ancien Testament des Hébreux pour un de ses livres sacrés, il n'en reste pas moins vrai que le Dieu terrible et jaloux d'Israël n'est d'aucune façon le « bon » Dieu chrétien. Il ne faudrait pas, cependant, que ces considérations donnassent lieu à des malentendus. Quand on oppose à la religion de l'ancienne Grèce le judaïsme comme religion de la peur, ce n'est pas pour médire de cette dernière. Tel qu'est l'homme, ou pour être plus exact, tels que sont certains hommes, la peur de Dieu ne laisse pas d'être une force éducative extrêmement salutaire... Il y en a d'autres, et c'est très heureux.

(1) ZIELINSKI, *La Sibylle*. Paris 1924, p. 125.

Le Siracide avait bien raison quand il disait que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Ce qu'il a oublié d'ajouter, c'est que l'amour de Dieu en est la suite et la fin » (p. 56 ss.)

Relisant, il y a quelque temps, ce passage qui ne m'avait pas frappé autrefois, je me suis tout naturellement posé la question : Pareil jugement sur la religion de l'Ancien Testament est-il équitable ? Notre auteur ne s'est-il pas laissé entraîner trop loin, abusé qu'il était par les mots ? Je ne voudrais pas rester exactement sur le même terrain que lui en risquant une comparaison avec la religion grecque, je voudrais seulement voir quelle place la crainte de Dieu tient dans l'Ancien Testament. Voir surtout ce que représentent exactement ces mots « crainte de Dieu », que l'on oppose avec un certain mépris à l'amour de Dieu comme une forme inférieure de la religion, comme le premier stade d'un développement religieux normal.

L'importance de cette notion dans l'Ancien Testament se marque sans peine ; il suffit d'ouvrir une concordance biblique et de regarder les nombreuses citations des passages qui contiennent ces expressions « craindre Dieu » ou « crainte de Dieu ». Dans la version Second, nous en avons facilement une centaine. Ils sont répartis dans tous les livres de l'Ancien Testament, mais plus particulièrement dans les Psaumes et les Proverbes. Si nous faisons la même enquête pour « aimer Dieu », nous ne trouvons que deux douzaines de passages. Il est évident qu'une comparaison minutieuse exigerait que l'on examine aussi les expressions analogues ou parallèles, dans un sens comme dans l'autre, mais le résultat final nous donnerait une proportion très semblable. Sommes-nous donc en droit de déclarer, textes en main, que la religion de l'Ancien Testament est la religion de la crainte, que le peuple d'Israël vivait dans la terreur de son Dieu et avait à peine entrevu ce que Jésus nous a donné comme le premier et le grand commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée ». La conclusion serait tout à fait fautive, ce serait nous laisser tromper par la statistique, la plus fallacieuse des sciences en des mains malhabiles. Pour savoir réellement ce qu'il en est, il ne faut pas s'arrêter aux mots, mais voir avec soin ce que les mots veulent dire.

La crainte de Dieu est une notion religieuse très importante dans l'Ancien Testament, mais au cours des siècles ce terme n'a

pas toujours recouvert la même réalité. Suivre le développement que cette notion a subi sous l'influence de ces personnalités puissantes que furent les prophètes, et sous le coup du destin tragique du peuple, ce sera toucher au cœur même de la religion de l'Ancien Testament.

Un rapide examen des textes nous fait voir tout de suite que le terme « crainte de Dieu » peut recouvrir des choses très différentes. Quand les matelots du navire qui emporte le prophète Jonas loin de son pays apprennent ce que le prophète a fait et que la tempête terrible qui les frappe est le châtement à lui destiné, « ils furent », nous dit le texte, « saisis d'une grande crainte de Yahveh » (1). Le sens est clair, ils sont remplis de terreur, certains qu'un dieu si redoutable ne peut que les faire périr, s'ils s'opposent à ses desseins. Mais lorsque le sage dit à ses élèves : « La crainte de Yahveh est une source de vie » (2), il est impossible de remplacer crainte par terreur ; le texte ne se comprendrait plus. Il en va de même quand le psalmiste chante : « Heureux l'homme qui craint Yahveh, qui met tout son plaisir à suivre ses commandements » (3). Là, sans fausser la portée du texte, nous pourrions remplacer « craindre Dieu » par « lui obéir », et même par l'aimer. Comment deux sens qui semblent à l'opposé l'un de l'autre peuvent-ils se rencontrer dans le même terme et dans la même religion, c'est ce que l'étude de cette notion au travers de l'Ancien Testament nous montrera.

Pour l'homme primitif, il est naturel de trembler devant la divinité, car celle-ci est bien au-dessus de lui et devant sa puissance l'homme se sent infiniment petit. Quand Dieu se révèle à l'un de ses adorateurs, sa première parole est toujours : « Ne crains point ! » (4) et ce seront encore les premiers mots de l'ange qui vient annoncer à Marie la naissance de son enfant (5). Cette formule se retrouve du reste aussi dans des textes assyriens analogues.

Cette crainte devant la divinité n'est pas seulement faite du sentiment d'impuissance de l'homme ; il y a surtout l'idée que Dieu est d'une essence différente de l'homme et que, par conséquent, son contact est dangereux. Un vieux texte historique nous le fera clairement saisir. Le peuple d'Israël est sorti d'Égypte, il est arrivé au mont Sinaï, et Yahveh va se révéler à lui et lui donner ses instruc-

(1) Jon. I, 16. — (2) Prov. XIV, 2. — (3) Ps. CXII, 1. — (4) Cf. Gen. XXVI, 24 ; Jug. VI, 23. — (5) Luc I, 30.

tions. Voici ce que la source yahviste du récit nous apprend : « Yahveh dit à Moïse : Je vais m'approcher de toi dans une épaisse nuée, afin que le peuple entende quand je parlerai et qu'il ait pour toujours confiance en toi ; qu'ils se tiennent prêts pour après-demain, car après-demain Yahveh descendra sur le mont Sinaï à la vue de tout le peuple. Marque une limite autour de la montagne et dis : « Gardez-vous de gravir cette montagne ou d'en toucher la base ! Qui-conque la touchera sera mis à mort. On ne portera pas la main sur lui, mais on le lapidera ou on le percera de flèches, que ce soit une bête ou un homme, il ne doit pas rester en vie. » Puis [Moïse] dit au peuple : Tenez-vous prêts pour après-demain et ne vous approchez d'aucune femme. Yahveh descendit sur le mont Sinaï au sommet de la montagne. Or le mont Sinaï était tout fumant, parce que Yahveh y était descendu au milieu du feu ; la fumée qui s'élevait de la montagne était comme celle d'une fournaise, et tout le peuple était saisi d'un violent tremblement. Yahveh appela Moïse sur le sommet de la montagne, et Moïse monta. » ⁽¹⁾ Nous avons là, sous sa forme la plus simple et la plus caractéristique, la crainte devant la puissance redoutable de la divinité, puissance qui imprègne en quelque sorte toute la montagne. Qui s'en approche risque sa vie tout comme — la comparaison a été souvent faite, mais elle est juste et simple — tout comme l'imprudent qui touche par hasard un fil électrique peut recevoir une décharge mortelle. L'homme ou l'animal qui doit être mis à mort, ne doit pas être touché, car il est, lui aussi, imprégné de cette puissance redoutable, il faut le tuer à distance. Ce dieu terrible est « saint » au sens antique du mot, c'est-à-dire mis à part, différent du monde profane, nous pourrions aussi dire « tabou ». Cette notion de sainteté de la divinité n'a aucun contenu moral. L'animal qui touche la montagne doit, lui aussi, être mis à mort.

Ces mêmes conceptions se retrouvent dans le culte ; il est dangereux de s'approcher imprudemment de la divinité. On ne peut le faire qu'après avoir accompli un certain nombre de cérémonies spéciales, prescriptions qui s'appliquent aussi bien au prêtre qu'au fidèle. Différent de l'homme, d'une autre essence que lui, Dieu peut être à chaque instant pour l'homme un danger. Comment l'homme ne tremblerait-il pas devant lui ?

(1) Ex. XIX, 9-11 = 13a, 15, 20a, 18, 20b (*Bible du Cent.*).

Avec les prophètes du VIII^e siècle, une véritable révolution s'opère dans la pensée religieuse d'Israël. C'est alors, en particulier, que l'élément moral devient partie intégrante de la vie religieuse. Auparavant il n'était pas absent, mais il restait à la périphérie ; ce sont les prophètes qui, depuis Amos, le mettent au premier rang des exigences de la divinité nationale. Dans leur bouche, bien des notions courantes dans la religion populaire prennent soudain un sens tout différent et une importance qui n'était point soupçonnée jusque-là. Ils ruinent ainsi la fausse sécurité d'un peuple qui pensait béatement que son Dieu ne pouvait s'occuper de lui que pour le bénir et lui assurer tous les succès matériels. Ils proclament que Dieu s'occupe certainement d'Israël, mais pour le punir de tous les crimes commis contre la morale la plus élémentaire :

« Je ne connais que vous
 Parmi toutes les races de la terre,
 C'est pourquoi je vous châtierai
 De tous vos péchés. » (1)

Ce peuple pense qu'il suffit de quelques sacrifices, de quelques cérémonies solennelles et pompeuses pour obliger en quelque sorte Dieu à continuer sans fin ses bénédictions, et Amos déclare que Dieu n'a pas besoin de ces sacrifices et de ces fêtes, c'est tout autre chose qu'il réclame de son peuple :

« Je hais, je méprise vos fêtes,
 Je ne puis sentir l'odeur de vos sacrifices solennels,
 Je n'agrée pas vos offrandes,
 Je n'ai pas un regard pour le sacrifice de vos bêtes grasses.
 Eloignez de moi le bruit de vos chants !
 Je ne veux pas entendre le son de vos harpes !
 Mais que l'équité coule comme de l'eau,
 Et la justice comme un torrent qui ne tarit pas ! » (2)

Le rapport entre Dieu et son peuple n'est plus un rapport de nature, il est un rapport moral. Si le peuple ne satisfait pas aux exigences morales de son Dieu, il sera rejeté par lui et livré aux mains de ses ennemis. Les prophètes, ainsi, ne suppriment pas la crainte naturelle que l'homme avait de la divinité, au contraire,

(1) Amos III, 2. — (2) Amos V, 21-24.

ils l'aggravent. Avant eux, il suffisait d'accomplir certaines cérémonies pour pouvoir sans danger s'approcher de la divinité. Maintenant, devant les exigences d'un Dieu de la justice, comment l'homme pourrait-il se sentir en ordre ? Dieu reste le Dieu saint, mais sa sainteté a pris un tout autre aspect. Ce n'est plus une sainteté de nature, pourrions-nous dire, mais une sainteté morale. Vous connaissez la scène, grandiose dans sa simplicité, de la vocation du prophète Esaïe :

« L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et majestueux et les pans de son vêtement remplissaient le sanctuaire. Des *seraphim* se tenaient autour de lui, chacun avait six ailes, de deux ils se voilaient le visage, de deux ils se couvraient les pieds, des deux autres ils volaient. Ils se criaient l'un à l'autre et disaient :

Saint, saint, saint est Yahveh des Armées,
Toute la terre est pleine de sa gloire.

Les fondements des seuils chancelèrent au bruit de ce cri et la maison fut remplie de fumée. Je dis : Malheur à moi, je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres impures et c'est le roi, Yahveh des Armées, que mes yeux ont vu. Alors l'un des *seraphim* vola vers moi ; dans sa main il tenait une pierre brûlante qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes, il en toucha ma bouche et dit : Ceci a touché tes lèvres, ton péché est ôté et ta faute est effacée. Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je ? Qui ira pour nous ? Et je dis : Me voici, envoie-moi. » (1)

Dans ce tableau, l'élément rituel n'est pas complètement absent, mais il est relégué à l'arrière-plan. C'est parce qu'il se sent pécheur que le prophète est saisi de crainte en présence de son Dieu ; lorsque ses péchés sont effacés, il peut s'offrir pour le service de son Dieu. Il est saisi de crainte devant la majesté de son Dieu, mais sa crainte est d'une qualité tout autre que celle de l'Israélite tremblant au pied du mont Sinaï. C'est une crainte morale. L'homme juste n'aurait donc aucune crainte à éprouver devant le Dieu juste. Mais les exigences du Dieu des prophètes sont telles que jamais l'homme ne peut se sentir vraiment en ordre avec son Dieu. A la crainte antique

(1) Es. vi, 1-6.

devant la divinité, les prophètes ont substitué une autre crainte plus profonde encore. On pourrait même dire en un sens qu'ils ont creusé entre l'homme et son Dieu un abîme bien plus profond.

Avant de pousser plus loin l'étude de la notion de la crainte de Dieu, il nous faut revenir un peu en arrière et reprendre un élément de la vie religieuse d'Israël que nous avons seulement esquissé en passant, la confiance. C'est dans le culte qu'elle se manifeste le plus clairement. Le primitif qui s'approche en tremblant de son Dieu sait qu'après avoir accompli certaines cérémonies, il peut être tranquille, se tenir sans crainte devant son Dieu et compter sur ses bénédictions. Pour reprendre l'image que nous avons déjà utilisée, il est comme l'électricien qui emploie en toute sécurité la force électrique en prenant quelques précautions. A ce stade déjà du développement religieux, crainte et confiance s'associent intimement. Songez simplement aux différents récits dans lesquels intervient l'arche de Yahveh à la fin de l'époque des Juges et aux débuts de la royauté. Emblème redoutable de la puissance du Dieu d'Israël, elle n'empêche pas la défaite de son peuple ⁽¹⁾, mais quand les Philistins s'en sont emparé, tous les malheurs fondent sur eux ⁽²⁾. Elle est redoutable également pour celui qui s'en approche imprudemment, même avec les meilleures intentions ⁽³⁾, mais elle est aussi une source de bénédictions et David tiendra à installer ce pALLADIUM puissant dans Jérusalem sa nouvelle capitale, pour lui assurer les bienfaits de Yahveh ⁽⁴⁾. Cette confiance, nous l'avons signalée en passant chez les prophètes où elle apparaît souvent. C'est au nom de la morale, au nom de la justice de Dieu, que ceux-ci condamnent énergiquement cette confiance trompeuse, parce que matérielle. Citons encore une parole d'Amos :

« Malheur à vous qui appelez de vos vœux le jour de Yahveh !

Qu'avez-vous donc à désirer le jour de Yahveh ?

Il sera ténèbres et non lumière. » ⁽⁵⁾

Cette confiance est sévèrement condamnée par les prophètes, mais il ne faut pas oublier le rôle que malgré leur message elle continuera de jouer dans la vie religieuse de l'immense majorité du peuple,

⁽¹⁾ I Sam. iv. — ⁽²⁾ I Sam. v, vi. — ⁽³⁾ II Sam. vi, 7. — ⁽⁴⁾ II Sam. vi, 12 ; vii, 2 ; xv, 25. — ⁽⁵⁾ Amos v, 18.

et bientôt chez les prophètes eux-mêmes. Elle s'étale très candidement dans le Deutéronome à la fin du VII^e siècle, où nous constatons un accommodement habile entre les rudes exigences des grands prophètes du siècle précédent et les meilleures tendances de la religion populaire. La Divinité n'y perd point son caractère redoutable, Yahveh reste aussi un Dieu moral. Il est le « Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent » (1), mais il est en même temps « celui qui fait miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui m'aiment et gardent mes commandements » (2). Promesses et menaces, crainte et confiance s'équilibrent. Nous sommes loin du Dieu trois fois saint d'Esaië, mais il en reste cependant quelque chose.

Les menaces des prophètes n'ont pas eu plus de succès que les promesses du législateur, et le peuple est resté coupable. Ce fut alors la catastrophe finale. C'en est fait de la folle assurance d'autrefois, c'en est fait de la confiance inébranlable. Maintenant, c'est le désespoir le plus complet, et les exilés de Babylone s'en vont disant : « Nos os sont desséchés, notre espoir est perdu, c'en est fait de nous ! » (3) Comment accabler de nouvelles menaces ce peuple désespéré ? Ce serait l'anéantir complètement. C'est alors que retentit l'éclatant message consolateur du prophète anonyme, dont les oracles se trouvent dans la seconde partie du livre d'Esaië :

« Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu,
Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui
Que sa servitude est finie, que son crime est expié,
Car elle a reçu de ma main double peine pour ses péchés ». (4)
« Ne crains rien, vermisseau de Jacob,
Ne jette pas des regards inquiets, petit ver d'Israël,
C'est moi qui te porte secours, déclare Yahveh,
C'est le Saint d'Israël qui est ton libérateur. » (5)

Ce « Ne crains rien » est un refrain qui scande beaucoup des oracles du prophète, il résume presque son message, car il veut en quelque sorte briser le complexe d'infériorité qui pèse sur le peuple abattu. A première vue, il semble y avoir opposition radicale au

(1) Deut. v, 9. — (2) Deut. v, 10. — (3) Ezéch. xxxvii, 11. — (4) Es. xl, 1-2.
— (5) Es. xli, 14.

message des prophètes d'autrefois. Pourtant le Dieu du Second Esaïe porte, sur les péchés passés et présents du peuple, des condamnations aussi sévères que le Dieu d'Amos. Il est même plus grand, car il tient tout l'Univers dans sa main et il le dirige à son gré. On peut et on doit trembler devant ce Dieu tout-puissant, mais son amour devance la crainte de l'homme et le rassure.

Après une expérience comme celle-là, comment la crainte pouvait-elle encore définir l'attitude normale de l'homme vis-à-vis de son Dieu? Mais nous constatons en Israël, comme dans bien d'autres religions, que si les sentiments les plus intimes se transforment, le vocabulaire religieux ne suit pas le mouvement au même rythme, car toute religion est volontiers conservatrice. Si nous parcourons les Psaumes, presque à chaque page nous rencontrons la crainte de Dieu, mais dans des acceptions très diverses. Ce peut être encore franchement la terreur devant la divinité :

« Que toute la terre craigne Yahveh,
Que tous les habitants du monde le redoutent ! » (1)

Ailleurs, le sens est plus ambigu. Quand le sage dit à ses élèves : « Crains Yahveh et détourne-toi du mal » (2), cela peut encore signifier : tremble devant Dieu qui punit le pécheur et par conséquent détourne-toi du mal. Il en va de même quand le Lévitique dit, en parlant des esclaves : « Tu ne domineras point sur lui avec dureté et tu craindras ton Dieu » (3). Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce sens de trembler ne s'impose pas. Craindre Dieu, c'est beaucoup plus se souvenir de Dieu, savoir qu'il existe, nous pourrions presque le traduire simplement par « sois religieux ! »

Dans la plupart des textes, en effet, quand on parle de crainte de Dieu, c'est indépendamment de toute idée de terreur. La crainte n'est plus le tremblement devant une divinité redoutable, mais bien plutôt, le pieux respect que l'on doit à Dieu, tout comme on le doit à ses parents et à ses maîtres. « Que chacun de vous craigne sa mère et son père », dit le Lévitique (4). Et de Josué on nous raconte : « En ce jour-là, Yahveh éleva Josué aux yeux de tout Israël ; et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie » (5). Dans un texte comme dans l'autre, si nous ne voulons pas

(1) Ps. xxxiii, 8. — (2) Prov. iii, 7. — (3) Lév. xxv, 43. — (4) Lév. xix, 3. — (5) Jos. iv, 14.

rester attachés servilement à la lettre, ce n'est pas craindre que nous devrions dire, mais révéler, honorer, car craindre, en français, n'implique cette nuance que dans les textes directement inspirés du langage biblique. Quand il est question de Dieu, c'est ce même sens que nous avons, non plus le tremblement devant un dieu tout-puissant, mais le respect confiant que l'inférieur doit avoir vis-à-vis de son supérieur quand l'amour les anime.

« Comme un père a compassion de ses enfants,
Yahveh a compassion de ceux qui le craignent. »⁽¹⁾
« Heureux l'homme qui craint Yahveh,
Qui met tout son plaisir à suivre ses commandements. »⁽²⁾

Si nous voulons bien nous rendre compte de la portée de cette expression, rien n'est plus instructif que de regarder les termes que nous rencontrons en parallèle avec elle. Craindre Dieu, c'est garder son alliance⁽³⁾, observer ses commandements⁽⁴⁾, marcher dans la droiture⁽⁵⁾, se détourner du mal⁽⁶⁾; craindre Dieu, c'est l'invoquer et l'aimer⁽⁷⁾, espérer en sa bonté⁽⁸⁾. Tout cela n'exclut du reste pas que le même texte, à quelques lignes d'intervalle, ne nous donne cette expression dans deux sens tout à fait différents, ainsi au Psaume xxxiii : « Que toute la terre craigne Yahveh, que tous les habitants du monde le redoutent », nous dit le verset 8, tandis que le verset 18 nous déclare : « L'œil de Yahveh est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent en sa bonté ». Et c'est aussi ce que fera Racine dans un raccourci plus saisissant encore quand il fera dire à l'un de ses personnages :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. »

Il arrive même dans ces textes que « craindre Dieu » prenne un sens tout à fait affaibli et n'aie plus que la signification d'« avoir de la religion » ou « être religieux ». C'est dans cette acception qu'il sera employé dans l'expression « ceux qui craignent Dieu » qui sert à désigner les prosélytes qui gravitent autour des synagogues, c'est-à-dire les païens qui se rattachent à la foi juive sans en accepter encore toutes les obligations rituelles. L'expression grecque est simplement calquée sur l'hébreu. Ce terme choque l'auteur que

(1) Ps. ciii, 13. — (2) Ps. cxii, 1. — (3) Ps. ciii, 18. — (4) Ps. xxv, 10; cxix, 63; Deut. vi, 2. — (5) Prov. xiv, 2. — (6) Prov. iii, 7; Job xxviii, 28. — (7) Ps. cxlv, 19. — (8) Ps. xxxiii, 18; cxlvii, 11.

nous citions en commençant, mais c'est parce qu'il lui donne un sens qu'il n'avait certainement pas.

Le sens le plus affaibli n'est pas le plus fréquent ; dans la bouche des fidèles ces mots ont le plus souvent un sens assez fort et deviennent l'exact parallèle d'aimer Dieu. Pour vous en rendre compte, mesurez dans ces versets du Psaume cXLV la portée des expressions qui font pendant à « craindre Dieu » :

« Yahveh se montre fidèle dans toutes ses promesses,
Et bon dans toutes ses œuvres]
Yahveh est près de tous ceux qui l'invoquent,
De tous ceux qui l'invoquent avec sincérité
Il accomplit les désirs de ceux qui le craignent ;
Il entend leur cri et les sauve.
Yahveh garde tous ceux qui l'aiment,
Mais il anéantira tous les méchants. » (1)

La crainte de Dieu est ainsi le respect filial de l'homme à l'égard de son Dieu, ce qui est son attitude normale et, c'est dans ce sens-là que le sage peut dire que « la crainte de Dieu est le commencement de la science » (2), qu'elle est « le commencement de la sagesse » (3), qu'elle est « la sagesse même » (4).

Mais ce respect filial à l'égard de Dieu, est-ce réellement autre chose que l'amour de Dieu ? Lorsque Jésus voudra résumer la loi de l'Ancienne Alliance, c'est au Deutéronome qu'il empruntera son premier commandement : « Tu aimeras Yahveh, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (5). Et ce texte quelques lignes plus haut, exprimait la même idée en disant à peu près : « Crains Dieu et observe ses commandements » (6).

Vouloir faire du judaïsme une religion de la crainte, c'est se laisser égarer par la lettre, car ce n'est pas dans la crainte, mais dans la confiance absolue et dans l'amour illimité que culmine la religion d'Israël.

« Yahveh est compatissant et miséricordieux,
Lent à la colère et riche en bonté :

(1) Ps. cXLV, 17-20. — (2) Prov. I, 7. — (3) Ps. cXI, 10 ; Prov. IX, 10. — (4) Job xxviii, 28. — (5) Deut. vi, 5 ; cf. Mat. xxii, 37 ; Marc xii, 30 ; Luc x, 27. — (6) Deut. vi, 2. Le texte dit : « Si tu crains Yahveh, ton Dieu, tous les jours de ta vie, en observant, toi, ton fils et ton petit-fils, toutes ses lois et ses ordonnances que je te prescris, tes jours seront prolongés ».

Il ne dispute pas sans fin
Et ne persiste pas éternellement dans son courroux.
Il ne nous traite pas selon nos péchés
Et ne nous rend pas selon nos iniquités.
Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,
Autant est grande sa bonté envers ceux qui le craignent ;
Autant l'Orient est éloigné de l'Occident,
Autant il éloigne de nous nos transgressions.
Comme un père a compassion de ses enfants,
Yahveh a compassion de ceux qui le craignent.
Car il sait de quoi nous sommes faits,
Il se souvient que nous ne sommes que poussière. » (1)

Geo NAGEL.

(1) Ps. ciii, 8-14.
